

L'Abelle de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS HERALD PUBLISHING CO., LIMITED.

HERALD, 233 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Published at the Post Office at New Orleans, Louisiana, under Second-Class Matter.

RECEVOIR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE FONT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR LA PAGE 2.

TEMPERATURE

Du 17 novembre 1905.

Table with 2 columns: Direction and Temperature. Rows include Du matin, Midi, P. M., and P. M. (second entry).

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

- Le Tiroir aux Reliques. Les Chutes de Niagara. Premier Regret, poésie. Lamartine chez Talma. Avant Sainte-Hélène. Les Emisaires de Fouché. (Document inédit.) Les Vautours de Paris. Feuilleton du Dimanche. (Suite.) Mondanités, chifon. L'actualité, etc., etc.

NOUVELLE Intervention de l'Allemagne.

Pendant que tous les pays africains occupés par les blancs devenaient, en ces dernières vingt-cinq années, la proie de puissances avides d'augmenter leurs possessions coloniales, la République de Libéria, fondée en 1822 sur la côte de Guinée par des nègres affranchis de l'Amérique du Nord et des indigènes, restait libre et gardait son territoire intact.

Son peu d'étendue ne semblait pas d'ailleurs devoir exciter de sitôt l'appétit des puissances qui trouvaient de bien plus gros morceaux à se mettre sous la dent, et il était permis de considérer qu'elle ne serait pas inquiétée de longtemps. Peut-être en eût-il été ainsi si elle avait su se gouverner sagement, si elle avait su se contenter de vivre paisiblement, sans ambition hors de proportion avec ses ressources, et surtout si ses citoyens avaient su se donner des gouvernants capables et honnêtes. Mais la République de Libéria a fait des dettes, et il lui faut aujourd'hui les payer, et comme elle ne peut faire face à ses obligations, elle a décidé d'avoir recours à l'emprunt. Or, pour les états comme pour les particuliers, il n'est guère possible d'emprunter sans fournir des garanties, et comme elle n'en avait pas d'autre, la petite république noire a tout simplement offert une partie de son territoire.

La France et l'Angleterre, qui possèdent de vastes colonies dans le voisinage de la Libéria, ont entamé aussitôt des négociations avec son gouvernement, et l'affaire aurait été probablement conclue promptement sans l'intervention de l'Allemagne.

vernement de Berlin a protesté contre un projet dans lequel il voyait, a-t-il dit, la menace d'une expansion indue de l'influence française et anglaise dans cette partie de l'Afrique.

Il est évident que la protection de la République de Libéria, ou elle n'a d'ailleurs aucun intérêt sérieux, ne préoccupe qu'évidemment l'Allemagne, et c'est ce qui rend sa protestation contre le prêt projeté si inquiétante. Quel peut bien être le but que poursuivent Guillaume II et ses conseillers ?

Dans l'affaire marocaine l'empereur allemand, quoiqu'il visât indirectement l'Angleterre, ne s'est adressé qu'à la France, mais dans l'affaire de Libéria c'est contre les agissements de deux puissances que son gouvernement proteste ouvertement. Et il ne le fait pas d'une manière discrète, puisqu'il en a prévus les autres gouvernements, entre autres le gouvernement de Washington.

Voudrait-il provoquer une rupture ? On le croirait presque. En tout cas, l'intervention de l'Allemagne dans les négociations entre la Libéria, d'un côté, et la France et l'Angleterre, de l'autre, ne va certainement pas améliorer ses relations avec ces deux dernières, relations déjà tendues à un point qui ne laisse pas d'être dangereuses.

RETOUR D'EXIL.

Paris a bon cœur et Paris aime les mesures de clémence. C'est ainsi qu'on a pu voir récemment quantité de gens qui, bien qu'ils n'arborassent pas à leur boutonnière l'insigne étoilé de la ligue des Patriotes ou l'aigle rouge symbolique, ont salué et acclamé Déroulède, amitié, l'enthousiasme des ligues était du reste communicatif ; il a gagné la foule, escaladé les impériales des tramways et des omnibus, passant par dessus les trottoirs noirs de monde et grimant aux plus hauts étages des maisons, tout au long du parcours.

Dès une heure, la foule s'amasse aux abords de la gare de Lyon, où un important service d'ordre a été assuré. Rue de Lyon et dans toutes les rues adjacentes stationnement de fortes escouades d'agents. En face de la gare, un peloton de la garde républicaine à cheval, et, dans la cour, une compagnie de gardes à pied a formé les faisceaux. MM. Bouvier, inspecteur divisionnaire, et Bordère, commissaire spécial de la gare de Lyon, se tiennent aux portes de l'arrivée que, seuls, peuvent franchir les commissaires de la Ligue des patriotes, porteurs de leurs brassards, les dames qui veulent offrir à Déroulède des bouquets, et les journalistes.

Sous le hall, où habituellement stationnent les fiacres et les omnibus de la compagnie, vide où là-dessous, les ligues s'entassaient en rangs serrés. Les camelots vendent de petits drapeaux, des ceintures rouges et aussi des chansons de circonstance, l'ancienne "Charrette" et des couplets sur l'air en vogue : "Mon petit panier," dont voici le refrain :

Ah ! voici Déroulède. L'bon vigneron précède, L'poupe pourra vendanger Dans son grand panier.

Des cris, des acclamations au dehors : c'est la foule qui salue le barde Botrel, en costume breton. Il est suivi de plusieurs dames qui portent d'énormes

gerbes de fleurs. On applaudit encore des dames, en grande toilette, qui, en guise de chapeau, arborent le seul grand nœud alsacien.

Sur le quai, on rencontre tous les conseillers municipaux nationalistes : Jousselin, Galli, MM. Drumont, Millevoys, François Coppée, Ferrette, etc., etc. On se montre aussi M. Lamour, le président du jury qui acquitta Déroulède.

M. Tonny, directeur de la police municipale, donne à ses agents ses instructions. Il est bientôt rejoint par le préfet de police, M. Lépine. Sur leurs ordres, le public forme une haie devant laquelle devra passer Déroulède, comme en un jour de revue.

Un coup de sifflet et la locomotive entre en gare. Un énorme cri de : "Vive Déroulède !" emplit la vaste nef vitrée. Les dames lèvent haut leurs bouquets. Mais, dès que le proscrit apparaît sur le marchepied de son wagon, on se jette, on se rue, on se bouscule. Les agents sont débordés. Déroulède renonce à serrer toutes les mains qui se tendent vers lui. D'ailleurs, il se fraye un passage entre les gens qui s'étouffent et gagne le hall. Derrière lui, au sens propre du mot, on s'écrase, les femmes orient ; on marche sur des chapeaux, des cannes et des parapluies que leurs possesseurs ne peuvent ramasser.

De toute la force de leurs poumons, les ligues orient tout à tour : "Vive Déroulède ! Vive la France ! Quand même !" Puis on entonne la "Marseillaise", tandis que M. Déroulède prend place dans un landau, en compagnie de MM. Barrillier, Duboc, Galli et d'Hurcourt, auxquels bientôt vient se joindre M. Marcel Habert.

An tout petit pas des deux chevaux, la voiture descend la grande rampe de la cour d'arrivée. Les agents tentent vainement d'écarter à droite et à gauche les ligues pour laisser un passage. Les manifestants se prennent par les bras et forment, en avant et en arrière de la voiture, des groupes compacts. Cette situation ne se modifiera pas, du reste, jusqu'à la place de la Concorde.

Des balcons, des fenêtres, on jette des bouquets de violettes et d'œillets ; des dames lancent à pleins bras des baisers. Déroulède répond en appuyant ses mains sur son cœur, puis en ouvrant tout large les bras. Il semble très ému, du reste, et s'esbaie fréquemment les yeux.

Lentement, péniblement, on avance. Il n'a pas fallu moins d'une heure pour atteindre la Bastille. On avait prévu un arrêt au siège de la ligue, rue de Vallois ; mais étant donnée la lenteur du cortège, on a décidé de "brûler" cette station.

La place de la Concorde est noire de monde, lorsque arrive le landau. On s'est massé autour de la statue de Strasbourg, espérant que Déroulède viendra la saluer. Il a salué, en effet, mais sans mettre pied à terre, et, à une allure un peu plus vive, cette fois, les chevaux ont pris l'avenue des Champs-Élysées.

Déroulède est descendu chez son frère, avenue Victor Hugo. Malgré la joie qu'il ressentait de l'accueil à lui fait par ses amis, il semblait très fatigué. Avant de rentrer, pourtant, il a dû à plusieurs reprises saluer la foule qui, sans se lasser, multipliait ses vivats.

Un cri interminable : "Vive la sociale !" a déterminé une petite bagarre au cours de laquelle MM. François Calmelet et Bouilleux ont été assez sévèrement

malmenés, bien qu'ils se fussent bornés, on l'a dit, à crier : "Vive la République !" Ils sont allés porter plainte au commissariat du quartier.

Au long du parcours, quelques incidents du même genre s'étaient déjà produits.

M. Déroulède a dîné chez son frère, avec plusieurs amis. Puis il est rentré 61, avenue Marceau, où il a retenu un appartement provisoire.

THEATRES.

Opéra Français.

C'est un opéra de Meyerbeer, "Les Huguenots", qui a été choisi pour l'ouverture de la saison, mardi prochain, au théâtre de la rue Bourbon.

Le public pourra ainsi entendre dès le début nombre des principaux artistes de la troupe lyrique qui nous est arrivée il y a quelques jours.

Pour cette occasion l'opéra sera monté avec un soin tout particulier, et l'on peut s'attendre à une représentation qui fera époque.

ST-CHARLES ORPHEUM.

En matinée et le soir la salle de l'Orpheum est foulée. Ceux qui n'ont pas eu soin de retenir leurs places d'avance sont souvent forcés de remettre leur plaisir au lendemain. Il en sera ainsi la semaine prochaine pour laquelle est préparé un programme aussi attrayant et varié que celui qui est applaudi depuis lundi.

TULANE.

Miss Eleanor Robson a incontestablement fait la conquête de notre public par l'art avec lequel elle tient le principal rôle dans "Merely Mary Ann", et assurément Tulane un des plus beaux succès de la saison.

La semaine prochaine : "The Pit", un drame tiré du fameux roman de Frank Norris, avec Wilton Lackaye et une troupe de trois cents personnes.

CRESCENT.

Deux représentations de "Babies in Toyland" aujourd'hui au Crescent. Il y aura foule comme à toutes les représentations précédentes. Demain soir, première de la saison de "The Woman Hater", une des pièces les plus renommées du répertoire américain.

Eloge d'un ministre.

Tokio, 17 novembre, 11 a. m.—Le ministre Américain, Lloyd C. Griscom, quittera Tokio dimanche prochain pour l'Amérique. Le secrétaire d'état Huntington Wilson prendra charge des affaires pendant son absence.

Le "Nichi Nichi", un des principaux journaux, rappelle ce matin, d'une façon élogieuse, les services rendus par le ministre Griscom pendant les troubles récents et exprime l'espoir qu'il reviendra au Japon comme premier ministre américain.

Souscription pour les Israélites russes.

Nashville, Tenn., 17 novembre.—Une somme de \$1,050 a été soustraite à Nashville pour le fonds de secours des Israélites en Russie. Plusieurs chrétiens ont contribué à la souscription.

Révolte dans l'armée de Mandchourie.

St-Petersbourg, 17 novembre, 6.30 p. m.—Le bruit court que l'armée de Mandchourie s'est révoltée. D'après ces bruits l'empereur aurait reçu une dépêche du général Linevitch annonçant qu'une révolte parmi les troupes n'avait pu être supprimée qu'après un combat en règle dans lequel plusieurs centaines de soldats avaient été tués ou blessés.

Il n'est pas possible d'obtenir une confirmation de ces rumeurs au ministère de la guerre.

A St-Petersbourg.

St-Petersbourg, 17 novembre, 4.55 heures du soir.—Les troupes ont pris possession de la gare de Moscou et le service des trains sera fait dorénavant par des soldats du bataillon des chemins de fer. La reprise du trafic sur cette voie assure des vivres à la capitale.

La situation produit une profonde dépression dans les rangs du parti libéral.

Plusieurs des leaders de ce parti reconnaissent qu'ils ont fait une fatale erreur en rejetant la requête du comte Witte qui leur offrait de co-opérer à la formation du gouvernement.

Télégramme de Lord Rothschild.

New York, 17 novembre.—M. Jacob H. Schiff, un des principaux banquiers de New York, a reçu aujourd'hui de Lord Rothschild, à Londres, le télégramme suivant :

"D'après des détails reçus aujourd'hui la catastrophe russe est beaucoup plus considérable que ce que les premiers rapports en laissaient entrevoir.

Les outrages, les meurtres, le pillage et l'incendie ont été commis dans 84 villes. La population israélite a absolument besoin d'être promptement secourue.

A la Bourse de St-Petersbourg.

St-Petersbourg, 17 novembre.—Les cours de la Bourse aujourd'hui se sont maintenus fermes. Le 4 impérial a fermé à 83 3/4.

Tentative de meurtre.

Riga, Russie, 17 novembre.—On a tenté aujourd'hui d'assassiner le gouverneur de Riga. Il se promenait en voiture quand, d'une allée, on a tiré un coup de feu sur lui.

La balle ne l'a pas atteint cependant, et l'agresseur s'est enfui.

LOI MARTIALE.

Kalish, Pologne Russe, 17 novembre.—La loi martiale est rigoureusement observée ici. Tous les gens suspects sont forcés de quitter la ville.

Familles interdites.

Varsovie, Pologne, Prusse, 17 novembre.—Le gouvernement général a interdit la publication de trois nouvelles feuilles Polonaises et a défendu la vente dans les rues de tous les prospectus publiés en Polonais.

Jour Férié.

Tokio, 17 novembre, 11.30 a. m.—L'empereur a fait ses dévotions aujourd'hui dans la Cour la plus intérieure du temple de I-e. L'occasion est rare et en raison de son importance la journée a été proclamée un jour de fête nationale.

Les forcés aux mêmes se sont reposés au pénitencier.

GRATIS AUX CONSOMMATEURS de CAFE DU MONDE et de CAFE JAVA MELANGE. SOUTHERN COFFEE MILLS. D. H. HOFFMAN, Propriétaire.

CUMBERLAND Telephone and Telegraph Co. PROMPT SERVICE.

Les dépenses faites par Hearst. New York, 17 novembre.—William R. Hearst, le candidat de la Municipal Ownership League à la mairie de New York dans les récentes élections, a certifié aujourd'hui devant le secrétaire d'état que le total de ses dépenses personnelles avait été de \$65,813.

Un message du dictateur Castro. New York, 17 novembre.—Le "New York Herald" publie aujourd'hui le message suivant du président Castro :

"La réponse de la France est une menace voilée, écartant le mémoire remis par M. Russell proposant une méthode conciliatoire.

"L'opinion publique supporte unanimement l'attitude du gouvernement qui cherche un terrain de réconciliation, fermement soutenu par l'autorité des tribunaux, autorité reconnue par l'Amérique mais méprisée par la France.

"Une dépêche de l'édition parisienne du "Herald" est reproduite ici avec satisfaction car elle donne la note exacte de la situation et correspond avec le mémoire du ministre Russell.

(Signé :) CASTRO. "Vénézuéla, 16 novembre."

Fortes marées à Venise.

New York, 17 novembre.—On mande de Venise au "Herald" : "Depuis deux jours le vent et la pluie qui n'ont pas cessé, ont contribué à grossir les marées à un point qu'elles deviennent un sérieux danger pour certains quartiers de Venise.

La place Saint-Marc est en partie inondée et l'accès de l'église est interdit sous fidèles. Les eaux sont si hautes que les bateaux ne peuvent plus passer sous les ponts.

Le roi Edouard.

Londres, 17 novembre.—Le roi Edouard malgré l'entorse qu'il s'est faite hier en chassant à Windsor, s'est occupé aujourd'hui, comme d'habitude, des affaires de l'état.

Rapport démenti.

St-Petersbourg, 17 novembre.—Le directeur de la branche locale du Crédit Lyonnais nie le rapport que la banque refuse d'accepter les sécurités Russes comme collatérales.

Par suite de la situation variable et de la forte baisse survenue dans les prix de la bourse, la banque demande avec insistance de plus grandes marges.

La déclaration suivante a été formellement faite par la banque : "Le Crédit Lyonnais continue à faire des avances sur les effets publics, mais en raison de la baisse qui s'est produite dans les fonds de l'état et du cours restreint de la Bourse de St-Petersbourg, il lui faut une plus grande marge qu'autrefois."

D'autres banques adoptent aussi les mêmes mesures et se paissent toutes disposées à réduire leurs mandats de dépôt.

\$259 Achèteront un BON PIANO NEUF PIANOS AU MAGASIN DE MUSIQUE DE GRVINCAL'S LA GRANDE MAISON DE PaiEMENTS MENSUELS

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

LE LOUVETEAU

GRAND ROMAN INEDIT

Par PAUL BERTNAY.

PREMIERE PARTIE

ROBERTE AUBRAY

LE COMTE CYRILLE

Suite.

Et, brusquement, il sortit par une porte qui mettait en com-

munication la chambre mortuaire et celle que, depuis la veille, il occupait lui-même.

Roberte, les yeux pleins de larmes, vit cette porte se refermer sur lui.

Elle entendit un verrou se tiquer.

—Miserable, balbutia-t-elle... Et, défaillante, elle n'eut que la force de tomber à genoux devant le pauvre cher mort. Elle se sentit immobile qui gardait sa sérénité de marbre... le mort qui n'avait pas tressailli de colère... d'indignation... de honte.

—Miserable, répéta-t-elle d'une voix brisée. Et elle pleura longuement.

Elle pleura sur elle... ah ! surtout sur la pauvre petite créature qui perdait tout, à la fois : son père... le nom qu'elle aurait eu... la fortune qui devait être la sienne...

Elle comprit—oh ! tout de suite—que la lutte était trop inégale pour devenir possible. Elle se rendit compte que leur éconclément était complet... irréparable... mortel.

Elle eut, plus éblouissante encore, maintenant qu'elle regardait son malheur avec des yeux agrandis par son désespoir... elle eut la vision de l'infamie anéantie.

Elle se rendit compte que cet homme devenait, dès à présent, l'esclave de son crime... qu'il devenait aussi son mortel enne-

mi,—parce que c'est de la haine qu'inspirent un criminel, ceux auxquels il a fait du mal... lâchement.

Et, plus fort encore que sa douleur, naissant en elle un sentiment de haine en retour... de colère exaspérée contre le lâche qui était leur spoliateur... contre lui... contre les siens... contre ceux de sa race... leurs spoliateurs... tous.

Où, ils étaient tous réunis dans le même esprit de haine contre elle et contre l'enfant qu'elle portait dans son sein.

Celui qui venait de la voler, — oui, il venait de la voler... elle en était sûre... sûre... celle-là, demain, se venterait de son méfait à sa mère en lui disant : "J'ai sauvé la fortune de Cyrille... Je l'ai conservée à la famille... et l'intruse qu'il voulait amener à notre foyer n'en aura rien... pas une parcelle."

Et cette vieille femme... cet être comtesse de Châtel-Arnand... cette mère qui se faisait envoyer des sommations... qui refusait à son fils l'autorisation d'accomplir son devoir... le plus sacré de tous les devoirs... qui prétendait l'empêcher de légitimer son enfant... cette femme applaudirait demain à ce qu'elle appellerait "un acte de sauvetage."

"Elle dirait un malfaiteur ces paroles abominables : — Tu as bien fait de les dé-

Et Roberte ne pouvait prendre à témoin... appeler à son aide... ceux que celui qui dormait, là, sous éternel sommeil !

—Oh ! pauvre mort, balbutiait-elle à travers ses larmes, pauvre mort aux yeux à jamais clos, dans le paradis des âmes généreuses et des nobles cœurs où tu es allé tout droit, tu me vois cependant... tu les vois aussi, eux... et tu n'as rien...

—A qui, maintenant, faut-il que je demande secours ? A qui faut-il que je demande conseil ? Je n'ai point d'ami, à présent que tu n'es plus !... Tu étais, toi, l'amant, l'époux, le maître, le maître adoré... tu étais tout... Et quoique ton pauvre corps soit inertes et glacé, c'est à toi, Cyrille, mon Oyrille bien aimé, que j'ai encore recours !

—Si ce n'est pas par un moyen perceptible à mes yeux ou à mes oreilles, Oyrille, réponds moi par une voix qui arrive jus qu'à mon âme... Cyrille, fais pour moi... pour la pauvre femme, pour la mère de ton enfant... Oyrille, fais un suprême miracle d'Oyrille !

Et si c'est la justice cela, si c'est la fierté, si c'est le courage, si c'est tout ce que tu aimais... tout ce que tu aimerais... tout ce que tu enseignais... ne vas tu pas, je t'en conjure, me dire si tu m'approuves ?

En une exaltation de fièvre elle tendait les mains vers le mort couché dans son lit d'agonie...

Et alors, — est-ce le soleil qui venait brusquement de s'échapper d'un nuage arrêtant ses rayons... est-ce un souffle d'air qui avait soulevé les rideaux du lit... est-ce la fascination de cette minute éperdue qui donnait l'illusion d'un miracle ?... Elle crut voir, sur le visage immobile comme une contraction... comme un signe... Ah ! Dieu ! un signe d'affirmation...

—Où, fit-elle en l'enveloppant d'un regard où avait passé toute sa haine, où j'ai écouté la voix... j'ai suivi le conseil... l'ordre... de ce qui était mon intelligence, ma raison... ma dernière... Vous ne pouvez pas comprendre... peu importe. Vous allez mieux saisir ceci : la raison m'a montré que j'étais sans force contre vous... contre vous tous, qui vous tenez unis et qui feriez front, assésitôt, tous ensemble, contre l'irragulière, contre l'intrigante... contre l'intruse...

Je parais douce... mais je pars en emportant avec moi toute la haine et tout le mépris dont j'ai le cœur plein... ah ! à déborder...

—Je ne perdrais pas plus longtemps, s'écria le comte Armand, en faisant son nouveau geste vers la sonnerie... —Ne sonnez pas... Je n'ai plus qu'un mot à ajouter.

—La petite créature que je porte dans mon sein... elle naîtra bientôt. Ce jour-là, je ne demande qu'une grâce au bon Dieu, qui est aussi le Dieu de la justice et du châtiement, je lui demande que cet enfant soit un fils... que cette petite créature devienne un homme.

Armand ne put réprimer un geste d'étonnement.

—Oui, ajoutait Roberte, parce qu'alors... à lui, mieux qu'à une fille, je pourrais apprendre à vous haïr et à vous faire du mal.